

Prologue

Ici, tout est blanc... On flotte dans l'espace. De petits nuages servent de sièges, les toges et les barbes des maîtres des lieux sont, elles aussi, immaculées.

Malési les a tout de suite reconnus : le plus majestueux sur son siège imposant, c'est Dieu. À sa droite, sans doute, son fils, et en contrebas le personnage avec un gros trousseau de clés, c'est, à n'en pas douter, saint Pierre. Et puis, quelques anges aux ailes déployées virevoltent, on ne sait pas pourquoi. Sans doute pour l'ambiance. Certains, pourtant, sont dotés d'écritoires. Des anges greffiers, probablement.

Tout cela ne sent pas bon. Malési a compris qu'il comparaisait devant son créateur. La voix de saint Pierre le glace :

— Dieu Tout-Puissant, nous avons à traiter du cas de ce Jean-René Malési.

— Ah, oui, je connais le dossier. Un homme qui a beaucoup reçu. N'est-ce pas, Jésus ?

— En effet, Père. En fait de talents, il a beaucoup reçu. Et il a peu restitué. Pourtant, ce n'est pas faute de le lui avoir rappelé. C'est un chrétien pratiquant, il a donc entendu souvent la parabole sur les talents dans nos églises. Il ne peut prétendre être surpris. N'est-ce pas, Jean-René ? Tu as entendu mon texte, rappelle-toi ce passage essentiel :

« Un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux. Je vous le répète : il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. »

Alors, qu'as-tu à répondre pour ta défense ?

— Dieu Tout-Puissant, j'ai tant de choses à dire, mais étant omniscient, vous les connaissez déjà.

— Ce que nous voulons, c'est les entendre de ta bouche, une sorte de confession. Alors dis-nous ce que tu as fait pour les autres, les déshérités, les pauvres, les malades, les sans-abri, les réfugiés... En quoi as-tu soulagé la misère du monde ? Qu'as-tu donné de ta fortune ? En résumé : à quoi as-tu servi ?

— J'ai été tellement accaparé par mon travail...

— Excuse irrecevable. Le travail pour certains n'est qu'une fuite pour masquer leur vide intérieur ; sauf ceux qui gagnent leur pain quotidien

à la sueur de leur front, les autres n'ont aucun mérite. Tu t'es comporté comme un égoïste, ne pensant qu'à toi, à ta réussite matérielle, tu as passé ta vie à prouver aux autres que tu étais plus malin, plus joueur, plus roué ou plus entreprenant. Tu leur as menti, mais surtout à toi-même. Tu as acquis des choses inutiles. Rien ne te survivra. Le souvenir que tu laisses sur la terre s'est effacé à l'instant même de ton arrivée ici. Et tes amis d'enfance ? Où étaient-ils ? Surtout pas derrière ton cercueil lors de ton enterrement. Et tes frères et sœurs ont-ils eu une larme pour toi ? Tu ne les fréquentais plus depuis longtemps, absorbé par tes tâches inutiles. Ils sont restés là-bas dans ton île et tu les as oubliés. Ton passage sur terre n'aura servi à rien.

— J'ai pourtant suivi les prescriptions de notre Église catholique. Je n'ai jamais loupé la messe, j'ai respecté à peu près les dix commandements.

— As-tu suffisamment lu le discours des Béatitudes de mon fils Jésus ? Non, bien sûr. Tu aurais dû.

— *Mea culpa.*

— Père Tout-Puissant, quelle est votre décision ? intervient saint Pierre qui s'impatientait devant la file des nouveaux arrivants.

— L'enfer. Conduis cet homme dans la géhenne éternelle.

— Quel motif inscrit-on sur le registre ?

— Passage sur terre inutile.

Jean-René Malési dut suivre saint Pierre. Quand il aperçut le feu de l'enfer, il se mit à suer à grosses gouttes. Il était terrifié... Il voulut se dérober. Une main ferme l'agrippa, une main dont on ne peut se libérer. Il était déjà en eau tant la terreur le secouait de toutes parts.

Son oreiller était trempé. Il sursauta et réalisa qu'il était maintenant dans un lit. Son lit.

Malési avait fait un cauchemar. Il bénit le ciel pour ce rendez-vous ajourné.

Ce rêve ne le quitta plus. Il dut vivre avec. Chaque fois qu'il y repensait, sa tension faisait un bond. Pourtant, il se considérait comme un homme de bien, un peu égoïste peut-être, mais un homme honnête et travailleur. Était-ce sa faute s'il avait eu dès son plus jeune âge la conviction qu'il était différent de tous ses frères et sœurs ?

Ses parents n'avaient pas fait de détail, ils étaient adeptes de la famille nombreuse. Non par conviction, mais en tant que bons chrétiens. Chez les Malési, la contraception, c'est déjà le péché.

Alors, après l'arrivée sur terre de Jean-René, il y eut neuf autres Malési. On lui avait transmis des gènes d'orgueil et de volonté de puissance. La supériorité qu'il ressentait face à ses copains de Saint-Denis, d'où venait-elle ? Il ne l'avait tout de même pas inventée ! Oui, il était plus futé, plus intelligent même, plus entreprenant, c'est certain, une âme de leader, non pas de leader ce qui suppose d'entraîner les autres, beaucoup d'autres, derrière soi, mais de bâtisseur d'avenir.

Tout cela restait bien discret car, pour être objectif, à cette époque, Jean-René Malési n'avait pas de quoi faire le fier. Il ne brillait ni par ses résultats scolaires, ni par son charisme sur ses camarades. Ces certitudes, ce feu purement intérieur ne se matérialisaient qu'au cours des interminables parties de football ou lors des bagarres dans la rue ou sur le terrain vague jouxtant le garage. Il fallait savoir s'imposer, marquer son territoire. Le jeune Réunionnais avait vite appris à le faire.

Dieu, dans son rêve, avait été injuste envers lui. Il se jura de préparer son dossier avec sérieux pour la vraie rencontre qu'il n'était guère pressé de voir se réaliser. Il lui fallait reprendre tout par le commencement...

La voix avait hurlé. Celle du père. Cela lui arrivait souvent :

— Où es-tu passé ? Viens donc aterla¹!

Quand on a dix enfants, il faut de la discipline. Jean-René accourut. Le garage puait l'essence, l'huile de vidange malgré la sciure généreusement répandue pour la recouvrir et éviter les glissades intempestives, mais aussi le caoutchouc brûlé de pneus qui avaient roulé à plat durant des kilomètres pour arriver jusqu'à « Chez Lulu ».

Jean-René avait peur de son père. Celui-ci était colérique, dur à la tâche, mais courageux et juste. Il en fallait d'ailleurs, de la rigueur, pour nourrir les dix bouches des rejetons.

« Chez Lulu », on rafistolait, on parait aux urgences, mais on entretenait aussi quelques berlines de la bourgeoisie locale. Le boulot ne manquait pas. Lucien Malési avait dû embaucher

¹ Ici

deux arpètes pour la réparation des pneus, les vidanges, les niveaux d'huile moteur, d'eau ou de liquide de freins. Le plus habile des deux était même en mesure de changer une bobine d'allumage ou de remplacer un radiateur, du moins pour les Citroën et les 4 CV Renault. À La Réunion, la chaleur n'est pas propice à la longévité des radiateurs.

— Si tu ne retrouves pas la clé de huit, mi languette a ou² ! Je t'ai vu la prendre en misouk³ pour bricoler ton vélo.

— Je l'ai remise dans la caisse à outils bleue.

— C'est pour ça qu'elle n'y est pas. Allons, remue-toi !

— Lé bon, j'vais la retrouver.

Quelques minutes plus tard, le gamin tendit la clé à son père :

— Tu vois, il n'y avait pas de quoi guélé⁴ !

— Va voir monmon⁵, elle t'a demandé à la maison.

Jean-René obtempéra tout en maugréant. La mère tournait à l'aide d'un gros bâton noueux des paquets de draps plongés dans une bassine posée sur un trépied sous lequel un feu de bois

² Râclée

³ En cachette

⁴ Crier

⁵ Maman

portait l'eau à ébullition. Quand tout avait bien bouilli, elle transférait le linge dans un baquet en bois dans lequel elle mettait moitié eau bouillante, moitié eau froide prélevée à la fontaine. Elle frottait les draps préalablement enduits de gros savon de Marseille avec une brosse de chiendent.

— Sais-tu où es ton frère Denis ? Va me le dégoter, il doit prendre ses médicaments, c'est l'heure. Il n'est pas encore tiré d'affaire.

— Il joue encore au foot, on y était tous.

— Ramène-le. Et puis tu vas faire tes devoirs.

— C'est toujours moi qui m'y colle !

— Tu es l'aîné, non ?

— Je m'en passerais bien...

Chez les Malési, on n'était pas malheureux même si on devait faire des prodiges d'imagination pour joindre les deux bouts. On conservait les vêtements pour les plus jeunes. Jean-René, avec son statut d'aîné, avait les frusques les moins rapiécées. Il fallait bien qu'il y eût un avantage à endosser ce rôle d'aîné...

Le père ne s'arrêtait de travailler que le dimanche. On faisait quelques ablutions de bonne heure le matin, exercice pas facile quand on ne connaît pas le confort d'une salle de bains : juste un cabinet de toilette avec une grande cuvette,

émaillée tout de même, et un broc plus rustique. Pas de tout-à-l'égout, on balançait l'eau usagée par la fenêtre.

On enfilait ensuite les habits du dimanche, puis on se pressait en file indienne vers l'église. Procession ordonnée, le père en tête, la mère fermant la marche avec le plus jeune des exemplaires de la famille dans les bras.

Chez les Malési, on ne plaisante pas avec les offices religieux. Alors tout le monde connaît les réponses de la messe en latin, on possède son *Kyrie* ou son *Agnus Dei* ou encore son *Credo in unum Deum* sur le bout des doigts. On a la religion chevillée au corps.

L'après-midi, on jouait au football ou on allait à la plage. Et puis retour au bercail. Un œil sur les devoirs et on avalait le rougail saucisse que maman Malési cuisinait si bien. Malgré son travail harassant, monmon était une fine cuisinière. Elle savait concocter des plats gourmands avec des riens.

Jean-René passait plus de temps avec les copains dans la rue qu'il n'usait ses culottes, encore courtes à son grand dam, (il aurait tellement aimé des pantalons longs comme les plus grands) sur une chaise pour lire ou apprendre ses leçons. Tout le monde disait qu'on

n'en ferait pas un intellectuel. Son père en rajoutait :

— Si tu n'apprends pas, que vas-tu faire ? Tu n'es pas bon à grand-chose avec tes mains. Tout juste arrives-tu à tourner une clé à molette...

— Je me débrouillerai, ne t'en fais pas pour moi.

— Dieu t'entende.

Le fils, qui allait aborder ses douze ans, avait conscience de son problème : n'étant ni manuel ni intellectuel, qu'allait-il devenir ? Il se posait la question. Pourtant, il possédait une conviction forte en lui : il trouverait sa voie, et elle serait royale.

Enfin, c'est ce que le gamin imaginait.

Une seule lecture le retenait : les *Fables* de Jean de La Fontaine. Il avait un faible pour *Le Lièvre et les grenouilles*. À cause de ce passage :

« *Un lièvre en son gîte songeait, (Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?) Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait...*

Oui, c'était bien là son drame : Jean-René s'ennuyait. L'île était trop exigüe pour ses rêves et ses ambitions. Il ne les avait pas encore identifiées mais il les sentait, tel un principe ancré en lui, une idée fixe aux contours imprécis.

Alors, il songeait... Il construisait des châteaux, non pas en Espagne, mais en métropole. Dès qu'il entendait le mot « Paris », son visage s'illuminait. Paris, lieu de tous les fantasmes, de tous les espoirs... Il rayonnait en entendant ce mot magique... Dans son lit, il s'imaginait des destins flamboyants et s'il entrevoyait ceux-ci, il pestait d'ignorer le chemin pour y parvenir. Il reconnaissait qu'il ne faisait rien pour sortir de ce cruel constat. Voilà, se disait-il, j'ai des envies, mais je suis incapable de me donner les moyens de les réaliser. Un doux rêveur, notre Jean-René... En attendant, il lui restait le profond ennui.

Volcan l'a pété ⁶!

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. De toute manière, pas question de l'ignorer, le panache de fumée et le nuage d'eau montent jusqu'à plus de 3 000 mètres. Du jamais vu, un tel phénomène pour cette génération ! Ici, on est pourtant blasés. Pensez-donc, depuis 1945, *l'a pété* presque tous les ans ! Oui, mais cette fois, c'est une grosse éruption. Certaines ont duré près d'un an avec des intensités irrégulières, mais celle-là, c'est autre chose. On a droit à tout : l'hydromagmatisme a joué à plein, la lave a gagné la mer. Des explosions dues aux retombées du magma dans l'eau se répercutent sur tout le Grand Brûlé. À vous rendre sourd. Et au cours des jours suivants, le déchaînement s'amplifie. Le nuage d'eau et de fumée s'élève maintenant à près de 6 000 mètres. Pas question de louper un tel spectacle. On veut voir cela

⁶ Le volcan est entré en éruption

de plus près. Les voitures quittent Saint-Denis pour emprunter la côte est et gagner le Grand Brûlé.

Jean-René, avec ses parents, est allé quelques fois sur ce flanc du piton de la Fournaise, volcan le plus actif au monde par la fréquence de ses éruptions. Le paysage est en perpétuelle mutation à la suite de chacune des colères du volcan.

Quand il se repose, on hante les lieux avec gourmandise, mais aussi avec respect. On laisse la voiture au bord de la route et on gambade sur des roches parfois encore chaudes. On franchit des petits cours d'eau, on contemple d'impressionnantes cascades. On pousse jusqu'à la forêt depuis le rempart de Bois Blanc au nord, jusqu'au Tremblet au sud, forêt à la présence inattendue et qui, de toute évidence, apprécie, entre chaque calcination, les minéraux des cendres nourricières.

Le volcan a piqué sa colère sur le flanc nord-est, près du cratère Picard. Cela tombe bien, on peut y accéder plus facilement.

Depuis l'année précédente, le tourisme sur le Piton s'est beaucoup développé. Les autochtones entendent en profiter eux aussi. Pas question de manquer la plus belle éruption de mémoire de Réunionnais. On est le mercredi 5 avril 1961.

Jean-René Malési, pour une fois qu'il se passe quelque chose d'important sur l'île, ne veut pas manquer le spectacle. :

— On va y aller dimanche, n'est-ce pas, papa ?

— Tu n'es pas un peu malade, mon gars, va y avoir un monde fou.

— Tant pis, faut y aller !

Le père ne veut rien savoir. Comme on allait à la messe et que cela occupait la matinée, l'expédition ne pouvait avoir lieu qu'après le repas dominical. Et là, ce serait pare-chocs contre parechocs, le grand embouteillage, de la folie pure ! Ce sera non !

— Et si j'y vais avec les parents de Norbert ? Tu veux bien ? Ils ont une place dans leur Traction.

— Faut voir, on en causera ce soir avec monmon. En attendant, fais rentrer tes frères et sœurs, v'la la sauce⁷ qui se déchaîne, elle est si forte qu'elle va te l'éteindre, ton volcan, y aura plus rien dimanche !

— Mais si elle ne l'a pas éteint, je pourrai y aller ?

— Je t'ai dit : on va en kozer⁸ ce soir.

Pour une fois, le gamin obtint gain de cause contre l'engagement d'accompagner son jeune

⁷ La pluie

⁸ En parler

frère le lendemain jeudi, jour de repos des écoliers, au patronage pour sa première sortie. Bon, adieu le match de foot prévu avec la bande du quartier, mais le Piton valait bien ce sacrifice !

C'est ainsi que Jean-René Malési eut le premier gros choc de sa vie. Un tournant aux conséquences inattendues.

Le voyage fut interminable. Il fallut plus de deux heures pour atteindre Saint-Benoît. Le panache de fumée titillait la voûte céleste. La pluie rageuse les avait accompagnés depuis Saint-Denis, mais avait cessé bien avant Sainte-Rose. La colère des entrailles de la Terre avait pulvérisé les stratus poussés par les vents dominants d'est.

On arriva à trouver sur la berme un endroit pour remiser la vieille Traction hoquetante. Le temps de grimper sur un morne et, au milieu de centaines de curieux, on aperçut enfin les coulées de lave bouillonnante dévalant le nouveau cratère pour se hâter de gagner la mer, brûlant tout sur leur passage. Un fleuve incandescent que rien ne pouvait arrêter dans sa course folle. Les quelques gendarmes présents empêchaient les plus téméraires de s'approcher davantage. Certains badauds, plus prudents, portaient des masques pour se protéger de gaz éventuellement nocifs, cela s'était déjà vu...

Jean-René apercevait depuis son promontoire le feu d'artifice qui jaillissait des profondeurs de la Terre. « Quelle force, se dit-il, on ne peut rien contre elle. Voilà ce qui arrive quand on comprime trop l'énergie, elle finit par tout faire pénétrer, elle emporte tout ».

Il se frotta le front légèrement humide et comprit le symbole de ce phénomène hors du commun : lui aussi finirait par exploser et libérer ce qui s'accumulait en lui. C'était évident. Ce n'était plus qu'une question de temps et d'opportunité.

Il demeura pétrifié, perdu dans ses pensées. Le piton de la Fournaise, c'était lui, son explosion aurait lieu un jour. Ce qui bouillonnait en lui sortirait, et là on verrait bien ce dont il serait capable.

Sur le chemin du retour, Jean-René commença à s'imaginer un avenir à défaut d'un destin mais, diable, par où commencer quand on a si peu d'idées et encore moins de projets... Son optimisme naturel lui faisait espérer un coup providentiel, un petit train avec un wagon chargé d'ondes positives qu'il suffirait de prendre. Ce qui était sûr, c'est que si ce convoi passait devant lui, il ne le laisserait pas filer. Un seul bond et il se hisserait dedans. N'avait-il pas lu quelque part cette phrase qu'il avait soigneusement notée

sur un cahier d'écolier : « Le hasard ne favorise que les esprits préparés » ? Louis Pasteur avait raison. Malési était convaincu du principe, restait à trouver... la préparation.

Ce soir-là, pour une fois, dans son lit, le gamin ne connut pas l'ennui. Et s'il songea, c'est en s'imaginant des destins plus glorieux les uns que les autres. Chimères, oui, sans doute, mais premières ébauches, propres à redonner le sourire. Le piton de la Fournaise avait rendu son oracle. Il pouvait donc patienter encore quelque temps. Son heure viendrait.